

Petit pays de Gaël Faye

Récit de l'enfance et de l'intime pour dire les tourments de l'Histoire

Petit pays by Gaël Faye

A Tale of Childhood and Intimacy to Speak of the Torments of History

Rim MOULOUDJ

Auteur correspondant, Université Alger 2 (Algérie), mouloudj_rim@yahoo.fr

Soumission : 14.04.2025 – Acceptation : 19.07.2025 – Publication : 25.07.2025

Résumé — les liens que la littérature francophone du continent africain entretient avec l'Histoire ne sont plus à démontrer. Le roman *Petit pays* de Gaël Faye, s'inscrit dans cette tendance. Le récit met ainsi en avant un regard particulier sur l'Afrique et sur une région particulièrement éprouvée. Le présent article aura pour objectif d'explorer les modalités mises en place par ce récit pour rendre compte d'un réel traumatique en passant par une écriture de l'enfance et de l'intime qui autorisera une transmission des savoirs susceptible de consolider la mémoire de l'événement.

Mots-clés : *récit de l'intime, enfance, génocide, mémoire, narrateur-enfant.*

Abstract — the links that French-speaking literature from the African continent maintains with History no longer need to be demonstrated. The novel *Petit pays* by Gaël Faye is part of this trend. The story thus highlights a particular look at Africa and a particularly hard-pressed region. The present article will aim to explore the modalities put in place by this story to account for a traumatic reality through a writing of childhood and intimacy which will authorize a transmission of knowledge capable of consolidating the memory of the event.

Keywords: *Personal Narrative, Childhood, Genocide, Memory, Child Narrator.*

Introduction

La littérature francophone a très tôt su mettre en scène un regard particulier sur l'Afrique, affirmant et valorisant à la fois une identité singulière et une culture millénaire malmenées par les tourments de l'époque moderne et par une Histoire douloureuse qui a bouleversé totalement l'évolution naturelle du « berceau de l'humanité ».

Ainsi, de heurt en malheur, l'Histoire n'a pas épargné le continent, et « *la rencontre entre l'Afrique et son grand Autre, l'Occident* », fut vécu « *comme un viol* » (Mbembe, 2000, p. 9) elle a été synonyme d'esclavage, de colonisation et de campagnes de christianisation forcée. Autant d'événements que l'Africain devra affronter, panser et penser pour espérer tirer les leçons de l'Histoire et s'appropriier son passé. Cette démarche de réappropriation s'inscrit avec constance dans la littérature africaine francophone depuis ses prémices. En effet, la production littéraire du continent se veut porteuse d'un savoir plus ou moins marqué, éclairant les soubresauts de son Histoire cycliquement tragique à travers des formes narratives diverses. La dimension testimoniale y est ainsi prégnante, tantôt intimiste, tantôt plus générale et parfois pleinement engagée, elle ne s'est jamais vraiment démentie dans cette production de plus en plus riche et protéiforme. Il n'est donc pas surprenant que les auteurs issus de ce continent, souvent meurtri, se soient saisis de leur Histoire pour tisser des fictions démêlant savamment les fils d'un présent complexe, inextricablement liée à un passé marqué par la violence. En ce sens, la fin du siècle dernier n'aura pas épargné le continent qui a été lourdement accablé par les guerres, le terrorisme et la famine. Le génocide survenu au Rwanda étant l'un des moments les plus atroces de cette longue litanie de douleurs.

Pour rappel, le génocide rwandais perpétré en 1994 ayant fait plus d'un million de victimes, principalement tutsies, a été l'une des pires tragédies de l'histoire contemporaine. Ce massacre organisé par le pouvoir hutu a duré près de trois mois (avril-juillet) et est considéré comme le génocide le plus rapide l'Histoire. Cette tragédie qui s'annonçait et se préparait depuis la fin des années 50 à travers une série de massacres visant régulièrement les Tutsis rwandais, dont un certain nombre finira par s'exiler, trouve ses sources, entre autres, dans l'idéologie coloniale raciale implantée par les premiers colons blancs¹.

Dans le présent article nous nous intéresserons à une œuvre qui revient sur ces événements tragiques. Il s'agit de *Petit Pays*² de Gaël Faye, roman dont le succès et la portée ont été confirmés par une adaptation cinématographique en 2021 et par la publication d'un second roman en 2024, intitulé *Icaranda*³, couronnée par le Prix Renaudot. Ce premier roman, est inspiré par la propre expérience de l'auteur qui a vécu son enfance au Burundi, petit pays

¹ Ces derniers ont forgé et consolidé l'idée d'une identité ethnique pour qualifier ce qui n'était que des groupes sociaux partageant la même langue, religion, coutumes.

² Ce premier roman publié en 2016 a connu un très grand succès auprès du public et de la critique et a obtenu le prix Goncourt des lycéens la même année, avant cela Gaël Faye était connu en tant qu'auteur-compositeur-interprète, sa musique reprend d'ailleurs les mêmes thématiques que son œuvre littéraire, à savoir l'exil, le métissage... *Petit pays* est d'ailleurs également le titre d'une de ses chansons, extraite de l'album *Pili Pili sur un croissant au beurre*.

³ Ce roman s'inspire du même vécu en revenant sur le sort de l'un des personnages mis en scène dans son premier roman.

voisin du Rwanda, largement touché par la guerre qui a sévi dans la région ainsi que par le génocide. L'auteur étant également Rwandais par sa mère, son histoire personnelle se confond avec celle de la région et donnera lieu à ce récit mêlant la fiction et l'expérience intime pour apporter un éclairage particulier sur ce pan d'Histoire.

La narration dans *Petit pays* débute au présent⁴, une vingtaine d'années après la guerre et le génocide, prenant d'emblée la forme d'un récit qui mime l'autobiographie et le récit de témoignage, le narrateur qui dit « *je* » prend la parole dans un prologue bref mais évocateur introduisant le lecteur dans ce qui sera le récit d'une vaste réminiscence, une reconquête de la mémoire personnelle de ce dernier qui racontera son enfance dans les années 90. Le récit se conjuguera avec un dévoilement plus vaste de l'Histoire douloureuse de tout une région marquée par l'horreur et la guerre. Car, pour reprendre les termes de Kanaté Dahouda et Sélom Gbanou qui définissent la mémoire, les liens entre mémoire personnelle et collective sont indéniables :

« La mémoire est l'effet de présence d'une absence, le souvenir et la réminiscence de ce qui fut, de ce que l'on a été, un avoir été qui tient, dans bien des cas à un sentiment d'appartenance et d'identification à un registre social, culturel, idéologique précis perçu comme une marque singulière. Ainsi, la mémoire participe du mythe de l'identité par la relation qu'elle autorise entre un « transmis » de la communauté et un « acquis » de l'individu » (2008, p. 9).

Cette citation qui nous rappelle que la mémoire individuelle ne peut se départir totalement du collectif et que par là-même elle renvoie également à l'identité, éclaire particulièrement bien notre corpus qui met en scène un personnage-enfant, sommé de se positionner et de se définir sur le plan identitaire dans un contexte de plus en plus tendu et difficile alors qu'il n'est pas vraiment en âge d'accéder aux subtilités de ces prétendues considérations identitaires opposant les adultes en érigeant deux camps distincts au sein de populations pourtant parfaitement semblables. La position du personnage-enfant, qui sera le narrateur de la majeure partie du récit, permet au lecteur de découvrir ou de mieux comprendre la complexité de la situation évoquée puisqu'il en percevra les méandres à travers le parcours et la perception de ce dernier.

Il nous semble alors que le roman est parfaitement représentatif du rôle que peut jouer la littérature dans la construction des savoirs et leur transmission, en effet, nous pensons, à la suite de Josias Semujanga, que

« si le témoignage est [...] au cœur de la possibilité même de l'écriture de l'histoire, le corpus à considérer ne saurait être donc réduit aux récits des seuls historiens. Il tient compte désormais de toutes les formes d'interrogations du passé comme le témoignage, le roman, le récit journalistique ou la photo » (2008, p. 86).

Le constat formulé ici relève l'importance de sources différentes et multiples dans l'écriture et la compréhension de l'histoire, des sources qui impliqueraient également ceux qui furent directement concernés par les événements. Or le roman que nous nous proposons d'étudier

⁴ Il s'agit du moment de la rédaction/publication du roman, entre les années 2014-2016.

ici dépasse son statut de fiction romanesque pour se rapprocher du récit testimonial par la forme qu'il adopte et par le statut même de son auteur. En effet, comme nous le signalions précédemment, Gaël Faye, est lui-même rwandais et il vivait encore au Burundi lorsque la violence explosa dans la région, ainsi, s'il emprunte la voie de la fiction pour revenir sur cette histoire douloureuse, cela n'empêche pas son récit de raviver une certaine mémoire des événements avec tout ce qu'elle charrie de représentations, questionnements et interprétations. Ainsi, ce qui fait également la particularité de ce roman c'est qu'il est porteur d'un regard singulier, à la jonction de la fiction et du récit de témoignage, il se fait porteur d'une vision sur la région et ses tourments qui est celle d'un jeune garçon qui a vécu les événements et en apporte un regard « *de l'intérieur* ».

Nous tenterons donc d'interroger ici la manière dont le récit met en scène ce regard sur l'Afrique et sur un pan de son Histoire récente, comment les événements se dévoilent dans le roman à travers la perception singulière d'un narrateur-enfant et quelles sont les particularités et significations potentielles de cette représentation. Il s'agira en somme de démontrer comment une narration centrée sur l'intime, le récit de l'enfance et de la famille peut aussi refléter la grande Histoire et ses traumas et à travers quelles modalités scripturales.

1. Récit d'enfance et quête mémorielle, sur les traces d'une mémoire et d'une identité complexes

Comme nous l'évoquions plus tôt, *Petit pays* s'inspire de l'expérience personnelle de son auteur, le personnage principal, Gabriel que tout le monde appelle Gaby, a une dizaine d'années lorsqu'il commence à se raconter. Le lecteur peut saisir d'emblée la ressemblance de ce prénom avec celui de l'auteur mais d'autres éléments de l'œuvre viennent brouiller les limites entre fiction et réalité. Ainsi, à l'instar de Gaël, Gaby vit à Bujumbura capitale du Burundi, pays voisin du Rwanda dont est issue sa mère et comme lui son père est français. Gaël Faye a d'ailleurs confirmé que son œuvre s'inspire de son propre vécu singulier d'enfant métis⁵.

C'est donc à un retour sur le passé récent, au début des années 1990, précisément les quelques mois précédant le génocide, que nous invite l'œuvre. Toutefois, après le prologue et avant le premier chapitre du roman, le récit ouvre une parenthèse au présent, qui se distingue par sa graphie en italique, dans laquelle Gaby, le narrateur, apparaît exceptionnellement comme un adulte, un trentenaire embourbé dans une vie parisienne froide et routinière si différente de son enfance ensoleillée. En quelques lignes le mal être identitaire du personnage est esquissé.

Cette partie qui se situe au présent, en dehors de la temporalité narrative du récit, semble éclairer la suite de la trame et l'introduire. Gaby s'y présente comme un homme de trente-trois ans, rongé par ses souvenirs et hanté par son pays natal quitté en catastrophe vingt ans plus tôt. L'idée d'un possible retour l'obsède sans qu'il ne parvienne vraiment à franchir le pas, comme paralysé par « *une peur de retrouver des vérités enfouies, des cauchemars*

⁵ Le père de l'auteur est français, tout comme celui de son personnage.

*laissés sur le seuil de mon pays natal*⁶ » (Faye, 2017, p. 15) Lorsque ses conquêtes féminines l'interrogent sur ses origines il répond : « *Mon identité pèse son poids de cadavres* » (2017, p. 15) – une manière d'éluder une question qui l'irrite car, déclare-t-il : « *Quand j'étais haut comme trois mangues. J'avais déjà décidé de ne plus me définir* » (Faye, 2017, p. 15).

Ces quelques lignés situées à l'orée du récit inaugurent les thèmes essentiels de l'œuvre, l'identité douloureuse et la mémoire traumatique refoulée. Le personnage adulte de Gaby, qui s'exprime brièvement avant de céder la parole à son moi enfant, semble incapable de totalement s'intégrer dans cette vie à l'occidental qu'il n'a pas vraiment choisie, et malgré ses traumatismes, c'est son enfance joyeuse, occultée par la guerre et la violence qui suscite en lui une nostalgie inextinguible, il semble habité par un besoin de renouer avec une histoire et une filiation oubliées, animé par la « *répulsion d'une image acquise sous le regard de l'altérité et dont on découvre après coup l'incongruité* » (Dahouda & Gbanou, 2008, p. 10). Cette partie qui encadre le récit explique alors le besoin de raviver une mémoire refoulée comme pour se réapproprier les souvenirs heureux d'une vie passée, car le roman fait la part belle à l'évocation d'une mémoire heureuse. Il incarne le regard posé par une conscience singulière sur ce pays d'Afrique en devenir, un pays dont l'Histoire a été déviée de sa trajectoire par des influences extérieures destructrices, coupant les hommes de leur récit originel, de leur vérifiable histoire, pour les soumettre.

Mais le Burundi et le Rwanda ne se résument pas pour le personnage à l'horreur et à la mort, ils sont aussi pour lui le berceau d'une enfance joyeuse qu'il fait revivre, contournant ainsi les images de violence attendues. Mais, chemin faisant, le déroulement de la mémoire sera aussi l'occasion de répondre à une question lancinante, posée cycliquement dès l'incipit du récit.

1.1. Mémoire douloureuse et techniques narratives, la mémoire et l'identité vues par un narrateur enfant

En fait, Gaby, se demande inlassablement ce qui a pu causer le drame qui a bouleversé sa vie et celles de milliers d'autres Burundais, la première phrase du roman l'illustre assez bien : « *Je ne sais vraiment pas comment cette histoire a commencé.* » Ce questionnement inaugural, maintes fois réitéré dans le récit, rappelle le caractère instable et changeant de la mémoire, parfois fuyante et difficile à reconstituer et qui peut se comprendre, selon Jean-Yves et Marc Tadié comme une « *fonction dynamique en mutation permanente* » (1999, p. 12). Par ailleurs, cela suggère peut-être aussi la complexité des faits évoqués pour un enfant, comme s'il lui était impossible de dater précisément le début des hostilités qui ont interrompu le cours tranquille de sa jeune vie heureuse et paisible. Sans doute l'histoire en question a-t-elle commencé avant même sa naissance.

Tout le récit, sera ainsi l'occasion d'une véritable quête de sens pour Gaby qui raconte son histoire après les faits, un après qui n'est pas situé pour le lecteur, on sait simplement que le personnage-narrateur est toujours un enfant et qu'il a vécu difficile qu'il tente d'appréhender en reconstituant les éléments d'une sorte de puzzle mémoriel pour tenter de

⁶ En italique dans le texte.

comprendre les signes dont son innocence avait peut-être entravé l'interprétation. D'ailleurs, les premiers chapitres du récit restent très vagues quant à la nature des événements en question comme l'illustre le passage suivant :

« Mais au temps d'avant, avant tout ça, avant ce que je vais raconter et tout le reste, c'était le bonheur, la vie sans se l'expliquer. L'existence était telle qu'elle était, telle qu'elle avait toujours été et que je voulais qu'elle reste. Un doux sommeil, paisible, sans moustique qui vient danser à l'oreille, sans cette pluie de questions qui a fini par tambouriner la tête de ma tête » (Faye 2017, p. 21).

Dans un premier temps, la narration mettra ainsi l'accent sur l'avant du génocide, comme pour faire revivre une période un peu oubliée, celle où la cohabitation était encore possible et où le petit pays de Gaby était encore synonyme de douceur de vivre. D'ailleurs, Gaël Faye a affirmé dans une interview qu'il voulait *en quelque sorte reconstituer cette période méconnue car il avait constaté à quel point les images et les récits sur le quotidien des jeunes dans cette région à ce moment précis de l'histoire manquaient*. L'auteur explique avoir tenté d'effectuer un travail d'archive en récoltant des données familiales et en s'appuyant sur ses propres souvenirs pour écrire son roman et pour aider à la réalisation du film qui en fut inspiré. Cela rejoint le constat fait assez régulièrement par la critique concernant les récits d'enfance :

« Généralement, quand un romancier se donne pour sujet l'histoire d'une enfance, qu'il s'agisse de la sienne plus ou moins déguisée ou de celle d'un personnage fictif, il le fait pour reconstituer une partie de la vie dont il doit accepter la disparition, et, à la fois, pour en laisser le souvenir à la postérité » (Dehon, 2001, p. 348).

Néanmoins, cette volonté créer une sorte d'archive artistique recréant l'atmosphère particulière qui régnait au Burundi et au Rwanda au début des années 90 passe aussi par le prisme de la fiction car *Petit pays* est avant tout un roman, fondé certes sur une partie du vécu de son auteur, mais qui, malgré son aspect testimonial, demeure une œuvre retravaillant et fictionnalisant le réel pour évoquer notamment l'enfance et son passé joyeux, marquée par l'insouciance d'une jeunesse qui ignorait encore ce qu'être Hutu ou Tutsi voulait dire.

L'évocation de l'histoire récente et de la violence de la guerre n'apparaît que comme une sorte d'arrière-plan secondaire, du moins au début du roman. L'œuvre propose ainsi une perception singulière, l'histoire de la région et l'évocation des faits passant par le prisme de la conscience enfantine, entraîne, forcément, une manière de mettre en scène et de dire le monde, porteuse d'une certaine distanciation. Notons par ailleurs que la figure de l'enfant est très présente dans la littérature africaine et qu'elle l'est justement pour faciliter une parole parfois difficile, elle fonctionne ainsi régulièrement comme une technique de distanciation littéraire permettant de faire passer des propos dont l'acuité pourrait heurter le lecteur⁷,

⁷ Les œuvres africaines dévoilant un réel violent ou retraçant une histoire tumultueuse par le biais d'un narrateur-enfant sont très nombreuses, nous pouvons citer à titre d'exemple, deux romans d'Emmanuel Dongala, *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* et *Johnny chien méchant*, le célèbre *Allah n'est pas obligé* de Kourouma ou encore *L'Ainé des orphelins* de Thierno Monémbo

voire le détourner de sa lecture – « *L'enfant-narrateur offre l'avantage de montrer la réalité d'une manière adoucie* » (Dehon, 2001, p. 349). Ainsi, le personnage de Gaby, par sa jeunesse et par le ton particulier qu'il adopte, permet d'introduire et d'accompagner efficacement et progressivement le lecteur dans les méandres de la situation complexe qu'il fait revivre dans son récit. La narration prend ainsi toutes les apparences d'un récit d'enfance à la fois introspectif et ouvert sur l'univers entourant le héros qui retisse la toile de sa mémoire décousue en partageant, dans le même geste, une certaine mémoire collective des événements.

Dans le cas de *Petit pays*, la présence d'un narrateur-enfant peut aussi être lue comme une marque d'authenticité rapprochant davantage le roman du récit de soi porteur d'une dimension testimoniale puisque l'auteur s'inspire partiellement de son vécu. Cela transparait aussi à travers les composantes de l'identité même de Gaby comme nous l'avons déjà souligné. L'identité particulière de Gaby, enfant métis, donne à sa parole une singularité supplémentaire si l'on peut dire, ayant conscience de son identité multiple, cela engendre chez lui un refus affirmé des cloisonnements identitaires. Il semble plutôt enclin à se définir avant tout comme un enfant en dehors de toutes considérations ethniques. Évoquant une conversation avec son meilleur ami Gino il déclare :

« Il insistait pour que j'acquiesce ce qu'il appelait une « identité ». Selon lui, il y avait une manière d'être, de sentir et de penser que je devais avoir. Il avait les mêmes mots que Maman et Pacifique et répétait qu'ici nous n'étions que des réfugiés, qu'il fallait rentrer chez nous, au Rwanda » (Faye, 2017, p. 85).

L'insistance de Gaby pour ne pas se « définir » manifeste un désir d'abolir les différences et de maintenir un lien avec une enfance pure, dépouillée de toute dimension identitaire. C'est sans doute l'une des plus grandes qualités de ce roman qui semble viser la part d'universel du récit dans lequel tout lecteur pourrait s'identifier. Les images d'une enfance, semblable à tout autre, faite de fous-rires, de bêtises et de découvertes propres à l'enfance inscrivent *Petit Pays* dans une tradition littéraire universelle.

Ainsi, le dévoilement de l'Histoire et de son tumulte, passe d'abord par une sorte de mise à distance littéraire, une façon de représenter le désastre que l'on retrouve dans d'autres romans évoquant des faits similaires. En effet, les auteurs s'étant confrontés à la représentation de faits de nature si extrême ont souvent tenté de le faire en tenant compte à la fois de la sensibilité des lecteurs et des victimes et rescapés, en utilisant des stratégies littéraires leur permettant de restituer une vérité douloureuse sans tomber dans un voyeurisme inconvenant. En ce sens, *Petit Pays* réussit à restituer l'atmosphère particulière qui régnait au Burundi aux prémices de la guerre en mettant en avant les mois précédant l'horreur plutôt que de se focaliser sur cette dernière. La parole de l'enfant-narrateur qui fait la part belle au récit des jours heureux, aux jeux et découvertes de l'enfance et raconte son quotidien, celui de ses amis et de sa famille dépeint des instantanées de la vraie vie. En ce sens, l'auteur explique

évoquant le génocide rwandais auquel nous avons consacré une étude disponible en ligne : <https://www.asjp.cerist.dz/en/downArticle/354/6/1/63242>

lors d'un entretien⁸ qu'il considère que la littérature sert à raconter la vérité intime, celle que l'historien, le sociologue, le politique ne peut pas raconter.

2. Histoire et histoire intime

L'histoire et l'histoire intime se côtoient sans cesse dans ce roman, le premier chapitre se concentre ainsi particulièrement sur l'histoire familiale de Gaby. C'est au cœur même de sa famille que s'inscrit l'histoire tragique de son pays d'adoption le Burundi et celle du pays des origines, le Rwanda. Le personnage d'Yvonne en particulier, la mère de Gaby et d'Ana sa petite sœur, autorise la transmission d'un savoir assez précis sur la genèse de la guerre et du génocide. En effet, dès le début du roman l'on apprend qu'elle a dû quitter le Rwanda précipitamment en 1963 à l'âge de quatre ans pour fuir, comme beaucoup de Rwandais, les premiers massacres visant les Tutsis. Sa vie sera marquée par cet exil forcé qui fera d'elle une réfugiée au statut précaire comme elle le répète à Michel, son époux, lors d'une conversation animée :

« Mon pays c'est le Rwanda ! [...] Le Rwanda. Je suis une réfugiée, Michel. C'est ce que j'ai toujours été aux yeux des Burundais. Ils me l'ont bien fait comprendre avec leurs insultes, leurs insinuations, leurs quotas pour les étrangers et leurs *numerus clausus* à l'école » (Faye, 2017, p. 29).

La lucidité aigüe dont fait preuve le personnage d'Yvonne augmente ses inquiétudes et l'oppose de plus en plus à son mari à qui elle reproche son égoïsme, sa naïveté et sa condescendance. Michel se pense à l'abri car il est français et il ne cherche pas vraiment à comprendre la complexité de la situation du pays dans lequel il a choisi de vivre ni les difficultés qu'a pu rencontrer son épouse ainsi que des milliers de réfugiés. C'est cette incompréhension qui mènera le couple à la séparation. La peur de la mère de plus en plus inquiète de voir la violence rattraper sa famille et l'aveuglement acharné du père, qui restera dans le déni auront raison de l'équilibre familiale. Les reproches cinglants d'Yvonne dès le premier chapitre expliquent le fossé qui sépare les deux conjoints :

« Je me fiche bien de ton passeport, il ne change rien à l'affaire, à cette menace qui rôde partout. L'histoire dont je te parle ne t'intéresse pas, Michel, elle ne t'a jamais intéressé. Tu es venu chercher un terrain de jeux pour prolonger tes rêves d'enfant gâté d'Occident... » (Faye, 2017, p. 29).

Cette rupture qui place ainsi le conflit et la violence au cœur de l'intimité familiale inaugure la fin de l'enfance pour Gaby et « *le début de la fin du bonheur* » (2017, p. 22), après une énième dispute, Yvonne quitte le domicile conjugal laissant ses enfants auprès de leur père pour venir les voir les jours de fêtes et les fins de semaines. Au fil des jours et de l'évolution des événements, elle se focalise sur l'actualité politique qu'elle commente avec ses proches également exilés au Burundi. Le personnage d'Yvonne incarne de façon manifeste dans la fiction la souffrance des milliers de Rwandais poussés à l'exil pour fuir les massacres visant les Tutsis régulièrement. Nombre de ces exilés ont vécu ce départ comme un arrachement, un

⁸ Entretien disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=ouxgllWgqxA> – consulté le 12/11/2024.

traumatisme qui ne pouvait être guéri que par un futur retour au pays. Le récit donne à voir et à ressentir ces expériences individuelles intimes et traumatiques tantôt sur un ton tragique, lorsqu'elles sont rapportées par la mère, tantôt dans un registre plus léger, voire comique car empreint d'oralité lorsque c'est Gaby qui les évoque, comme dans ce passage consacré à sa famille maternelle, exilée au Burundi :

« À Bujumbura, Mamie habitait une petite maison au crépi vert, à l'OCAF (Office des cités africaines) [...] les voisins étaient des Rwandais qui avaient quitté leur pays pour échapper aux tueries, massacres, guerres, pogroms, épurations, destructions, incendies, mouches tsé-tsé, pillages, apartheid, viols, meurtres, règlements de comptes et que sais-je encore. Comme Maman et sa famille, ils avaient fui ces problèmes et en avaient rencontré de nouveaux au Burundi – pauvreté, exclusion, quotas, xénophobie, rejet, boucs émissaires, dépression, mal du pays, nostalgie. Des problèmes de réfugiés. L'année de mes huit ans, la guerre avait éclaté au Rwanda. (...). On avait entendu sur RFI que des rebelles – qu'on appelait le Front patriotique rwandais (FPR) – avaient attaqué le Rwanda par surprise. Cette armée du FPR était constituée d'enfants de réfugiés rwandais – la génération de Maman et Pacifique – venant des pays limitrophes : Ouganda, Burundi, Zaïre... Maman avait dansé et chanté en apprenant cette nouvelle. Je ne l'avais jamais vue aussi heureuse » (Faye, 2017, p. 65).

Gaby raconte avec une certaine distance et un détachement tout enfantin des épisodes graves de l'Histoire dont il retient surtout la réaction de sa mère. La manière dont il égrène les innombrables tourments des exilés rwandais dévoile une sorte de lassitude, l'enfant ne semble pas concerné par ces « *problèmes de réfugiés* » et n'a pas encore conscience des répercussions possibles de cette histoire sur son propre destin. En vérité, il exprime de façon quelque peu abrupte ses préoccupations d'enfant, désireux de vivre, tout simplement, en restant loin des problèmes des adultes. Si le roman met aussi en scène le Rwanda d'avant la colonisation à travers la grand-mère Rosalie, bientôt centenaire, qui évoque régulièrement la résistance du roi Musinga contre les premiers colons allemands puis belges, cette forme de valorisation est immédiatement modérée par le détachement de Gaby qui reflète le désintérêt des jeunes générations pour leur propre Histoire, d'autant plus qu'en tant que fils d'une réfugiée exilée, le Rwanda, son pays d'origine, reste assez méconnu pour lui.

Néanmoins, si le passé semble lointain et abstrait pour le jeune narrateur, le présent l'occupe et le préoccupe, son propos explique ainsi de façon claire la généalogie des événements dont les ramifications remontent à la génération de sa mère. Finalement, cette Histoire qu'il raconte parfois avec indifférence, comme pour s'en protéger, est aussi la sienne, il est à moitié rwandais, et bien qu'il refuse de choisir un « *camp* » la réalité finira par le rattraper.

2.1. Mise en texte des événements et dévoilement de l'Histoire

Peu à peu, à mesure que les événements graves se succèdent et que son quotidien change, l'enfant perd de sa désinvolture, et ne parvient plus à ignorer l'atmosphère délétère qui règne autour de lui. Son récit ne se limite plus à raconter les aventures souvent cocasses qui rythment son quotidien auprès de ses amis dans l'impasse de leur quartier. Il déploie également un savoir de plus en plus précis, reprenant les dates les plus marquantes comme le 21 octobre 1993, date de l'assassinat du premier président élu du Burundi à la suite d'un coup

d'état qui marquera le début de la guerre civil opposant Hutus et Tutsis, ou encore le 6 avril 1994 jour fatidique où l'avion présidentiel transportant les deux présidents du Rwanda et du Burundi⁹ sera abattu. C'est à la suite de cet attentat que le génocide rwandais débutera. La très controversée opération « *Turquoise* »¹⁰ menée par la France pendant le génocide sera également citée plus loin dans le roman.

Cependant, malgré l'actualité trouble Gaby, tente par tous les moyens de se raccrocher à son enfance et au bonheur qui lui file entre les doigts, la lecture sera pendant longtemps sa planche de salut, lorsque même ses camarades de jeux se mettront à changer et à basculer dans la violence pour défendre leur « *identité* ». Un incident finira néanmoins de lui ouvrir les yeux :

« À l'école, les relations entre les élèves burundais avaient changé. C'était subtil, mais je m'en rendais compte. Il y avait beaucoup d'allusions mystérieuses, de propos implicites. Je n'arrivais pas à m'expliquer ce changement brutal [...] Jusqu'à ce jour, à la récréation, où deux garçons burundais se sont battus derrière le grand préau [...] Les autres élèves burundais [...] se sont rapidement séparés en deux groupes, chacun soutenant un garçon. "Sales Hutus", disaient les uns, "sales Tutsis", répliquaient les autres. Cet après-midi-là, pour la première fois de ma vie. Je suis entré dans la réalité profonde de ce pays, j'ai découvert l'antagonisme hutu et tutsi, infranchissable ligne de démarcation qui oblige chacun à être d'un camp ou d'un autre. C'était soit l'un, soit l'autre. Pile ou face. Comme un aveugle qui recouvre la vue, j'ai alors commencé à comprendre les gestes et les regards, les non-dits et les manières qui m'échappaient depuis toujours. La guerre, sans qu'on lui demande, se charge toujours de nous trouver un ennemi. Moi qui souhaitais rester neutre, je n'ai pas pu. Je suis né avec cette histoire. Elle coulait en moi. Je lui appartenais » (Faye, 2017, p. 136).

Cette altercation qui bouleverse le narrateur et agit sur lui comme un électrochoc est aussi impactante car elle constitue une sorte d'envahissement concret du monde de l'enfance par des tiraillements idéologiques et identitaires qui devraient pourtant lui échapper. Désormais, le personnage ne peut plus ignorer les bouleversements profonds qui l'entourent et atteignent même son intimité, son petit monde, sa famille, ses amitiés et même son école, l'innocence et l'enfance s'éloignent inexorablement en dépit de ses efforts pour s'y raccrocher.

Fatalement, la suite du récit s'enlise dans l'atmosphère anxiogène imposée par la guerre. Si Gaby et sa famille demeurent encore relativement à l'abri au début du conflit qui secoue le Burundi, dans le confort de leur maison du centre-ville de la capitale, ce n'est qu'un répit momentané. Le roman va ainsi mettre en scène de façon claire et assez détaillée les

⁹ Respectivement Juvénal Habyarimana et Cyprien Ntaryamira.

¹⁰ Yvonne qualifie la mission humanitaire controversée de « Dernier coup bas de la France qui venait en aide à ses alliées hutus » (Faye, 2017, p. 166). De fait, la majorité des spécialistes, historiens ou journalistes ayant étudié ou couvert cette opération, a insisté sur le fait qu'elle n'a servi, en définitive, qu'à protéger les génocidaires : « La zone humanitaire sûre n'aura été que pour les miliciens, les forces gouvernementales et les animateurs de la Radio Mille Collines, qui n'ont cessé de continuer à émettre son message génocidaire, pendant toute l'occupation » (Gouteux, 1998, p. 83).

événements complexes qui mèneront à la guerre et au génocide à travers une représentation qui passe toujours par le biais de la famille du héros, et de sa mère en particulier. En effet, celle-ci a toujours des proches au Rwanda, dont son plus jeune frère, Pacifique, qui s'est engagé au sein du FPR malgré le décès de l'aîné de la fratrie qui l'avait également rejoint. Ses attaches feront en sorte qu'elle maintiendra un lien très fort avec le pays. Ainsi, lorsque son frère, Pacifique, l'invitera à assister à son mariage au Rwanda, malgré l'instabilité, elle s'y rendra avec ses enfants en cette fin du mois de février 1994, soit, quelques mois avant le début du génocide. Cette visite, sera l'occasion pour Gaby de découvrir pour la première fois la terre de ses ancêtres, de rencontrer ses cousins et cousines mais également de ressentir et de comprendre de façon concrète les craintes de sa mère, à travers lui, le lecteur sera également immergé dans ce réel oppressant.

Ce retour au Rwanda, mis en scène dans les derniers chapitres de l'histoire offre un fort contraste avec ses débuts. Les vagues allusions des premiers chapitres et la représentation distanciée et oblique des faits laissent place à une évocation assez précise des derniers jours précédant le génocide. L'œuvre dévoilera notamment, la harangue des génocidaires diffusée impunément par les médias rwandais, particulièrement la tristement célèbre Radio des Mille collines et les préparatifs mis en place par les autorités dans le silence complice des puissances étrangères.

Le récit met donc en avant, à travers le regard de Gaby, le caractère prémédité des massacres et participe à la sauvegarde de cette mémoire douloureuse œuvrant par là même à une construction active des savoirs. Dans le passage suivant, Gaby écoute en cachette un échange entre sa mère et son jeune frère Pacifique, officier du FPR, ce qu'il entendra renvoi de façon très exacte et factuelle à ce qui se passera au Rwanda, quelques jours plus tard :

« Yvonne tu dois m'écouter très attentivement. Ce que je vais te dire est à prendre très au sérieux. [...] nos services de renseignements ont intercepté des messages très inquiétants [...] quelque chose de terrible est en train de se préparer, ici. Les extrémistes hutus ne veulent pas partager le pouvoir avec nous, le FPR. Ils sont prêts à tout pour faire capoter les accords de paix. Ils ont prévu de liquider tous les leaders de l'opposition et toutes les personnalités modérées hutues de la société civile. Ensuite, ils s'occuperont des Tutsi... [...] des machettes ont été distribuées dans toutes les provinces, il existe d'importantes caches d'armes dans Kigali [...] on distribue des listes de personnes à assassiner dans chaque quartier » (Faye, 2017, pp. 141-142)

La suite du récit sera encore plus douloureuse pour le personnage de Gaby et sa famille. Après leur retour compliqué au Burundi suite au mariage précipité de Pacifique, Yvonne surveille les nouvelles et espère que ses proches restés au Rwanda pourront fuir pour venir s'abriter chez elle selon le souhait de son petit frère. Mais l'attentat du 6 avril accélérera les événements et les massacres débiteront dès le lendemain. Elle parviendra difficilement à joindre sa tante, Eusébie, qu'elle considérait comme sa grande sœur, dans une vaine tentative de trouver une solution et de la rassurer, cette dernière ne fit que confirmer ses craintes, sa maison étant déjà encerclée elle ne pouvait que tenter de cacher ses quatre enfants, les cousins de Gaby et Ana, et faire ses adieux à Yvonne :

« ... je préfère te dire adieu maintenant [...] Nous avons peu de chances de nous en sortir, cette fois-ci. Ils nous haïssent trop. Ils veulent en finir une bonne fois pour toutes. Cela fait trente ans qu'ils parlent de nous supprimer. C'est l'heure pour eux de mettre leur projet à exécution [...] Nous sommes déjà sous terre. Nous serons les derniers Tutsis. Après nous, je vous en supplie, inventez un nouveau pays. Je dois te laisser ma sœur, adieu...vivez pour nous... j'emporte avec-moi ton amour... » (Faye, 2017, p. 164).

Ces adieux déchirants auront un impact terrible sur Yvonne qui sombrera peu à peu dans une détresse psychologique considérable. La peur et l'inquiétude mêlées au sentiment d'injustice et d'impuissance qu'elle éprouve, transformeront la jeune femme forte qu'elle était en l'ombre d'elle-même. Elle vivra le génocide, collée à son poste radio et à son téléphone, à l'affût de la moindre nouvelle, ses enfants la regardant sombrer et s'éloigner d'eux inéluctablement. Il faudra près de trois mois d'attente pour qu'elle puisse enfin retourner au Rwanda dans l'espoir d'y retrouver ses proches et amis. Ce qu'elle verra là-bas la conduira à la folie.

Lorsqu'elle réapparaîtra, deux mois plus tard, ses enfants ne la reconnaîtront plus, peu à peu elle commencera à raconter comme un automate ce qu'elle a vu, et comment elle a enterré les quatre enfants de sa cousine Eusébie, tués dès le début des massacres dans leur maison.

« Tu sais à quoi ça ressemble, un corps, au bout de trois mois, mon bébé ? » (Faye, 2017, p. 190).

Cette question qu'Yvonne pose à sa petite Ana illustre l'intensité de traumatisme vécu. Elle n'aura de cesse d'y répondre continuellement, avec force détails, expliquant comment elle avait dû les ramasser bout par bout et comment l'odeur de leur corps s'était imprégnée en elle, s'assurant continuellement que ses enfants se rappellent encore leurs défunts cousins, leur reprochant d'être à moitié français et même d'être encore en vie. Gaby assistait impuissant à la folie destructrice de sa mère, dirigée en particulier contre sa petite sœur, qui subira tous les soirs le récit de l'horreur, lorsque la mère viendra en pleine nuit le ressasser au chevet de son enfant :

« Et Maman penchée au-dessus d'Ana, continuait de raconter cette effroyable histoire dans un long chuchotement haletant. J'ai écrasé l'oreiller sur ma tête. Je ne voulais pas savoir. Je ne voulais rien entendre. Je voulais me lover dans un trou de souris, me réfugier dans une tanière, me protéger du monde au bout de mon impasse, me perdre parmi les souvenirs, habiter de doux romans, vivre au fond des livres » (Faye, 2017, p. 191).

Ce passage montre comment Gaby finit par perdre tout ce qui le raccroche à son enfance. Sa mère finira par disparaître sans laisser de traces après un accès de violence contre ses enfants. Le monde dans lequel le narrateur a vécu heureux n'existe plus, il est sommé d'y renoncer, de faire un choix, de se définir, la neutralité n'étant plus une possibilité. La fin du roman met en évidence la complexité d'une situation définie par la peur, où les valeurs disparaissent et où le manichéisme est impossible. Avant de devoir lui aussi se transformer en

bourreau, soumis par la peur, obligé de tuer comme d'autres avant lui pour se protéger et protéger ceux qu'il aime il déclare :

« Je voyais l'image paisible de [...] toutes les innocences de ce monde qui se débattaient à marcher au bord des gouffres. J'avais pitié pour elles, pour moi, pour la pureté gâchée par la peur dévorante qui transforme tout en méchanceté, en haine, en mort » (Faye, 2017, p. 209).

Le crime que le personnage doit commettre à la fin de son récit sous la pression de ses amis et les menaces d'un chef de guerre le transforme irrémédiablement en bourreau, obligé de prendre part à une violence dont il voulait se préserver, il apprend, à son corps défendant, qu'en temps de guerre, l'innocence peut devenir un luxe inaccessible. Il nous semble que le récit incarne ainsi l'une des dimensions les plus complexes du génocide, dont l'une des caractéristiques était l'implication massive des populations. Ces dernières, ont été principalement motivées par la peur et la haine de l'autre cultivée par le pouvoir de l'époque. Par ailleurs, de nombreux génocidaires ont agi sous la contrainte, ne tuant que pour préserver les leurs.

L'histoire s'achève par le départ précipité vers la France de Gaby et Ana, laissant derrière eux leur vie, leur enfance, leur mère disparue et leur père qui sera à son tour tué quelques jours plus tard. Puis, le récit est repris au présent, brièvement, en italique, comme au début du roman par Gaby adulte. Il est revenu au Burundi, vingt ans plus tard, symboliquement c'est pour récupérer un héritage de livres, légués par une ancienne voisine et amie. Ce retour à la fois espéré et craint sera l'occasion d'une découverte bouleversante pour le personnage : sa mère est toujours en vie, elle continue de roder dans leur ancien quartier tous les soirs en ressassant l'histoire de la mort de ses proches. Dans l'excipit Gaby écrit :

« *J'ignore encore ce que je vais faire de ma vie. Pour l'instant, je compte rester ici, m'occuper de Maman, attendre qu'elle aille mieux. Le jour se lève et j'ai envie de l'écrire. Je ne sais pas comment cette histoire finira. Mais je sais comment tout a commencé* »¹¹ (Faye, 2017, p. 221).

Au terme de l'œuvre, le lecteur a trouvé, en même temps que Gaby, des réponses à certaines questions. La quête de sens et de mémoire du personnage aboutit enfin puisqu'il se souvient comment tout a commencé. Les dernières lignes du récit, annoncent, de manière elliptique, le projet scriptural opérant comme une mise en abyme qui explique rétrospectivement tout le récit qui précède. L'écriture apparaît alors dans toute sa dimension cathartique et mémorielle.

Conclusion

Petit pays est un des romans récents les plus marquants traitant de la guerre au Burundi et du génocide rwandais. Nous avons pu démontrer que ce dévoilement du désastre passe par des modalités scripturales particulières. La présence d'un narrateur-enfant et d'une narration centrée sur l'intime permettent une immersion dans un moment oublié de l'histoire,

¹¹ En italique dans le texte.

celui qui précède l'horreur. Gaby restitue ainsi l'épaisseur de la vie d'un groupe d'enfants, semblables à tant d'autres à travers le monde avant que leur vie ne bascule. En optant pour un narrateur-enfant qui donne au récit une dimension universelle par sa singularité même, l'auteur parvient à toucher le lecteur en restituant les aspects humains de la tragédie et en dévoilant l'impact que peut avoir la violence de l'Histoire sur des consciences fragiles encore en construction.

La poésie qui se dégage de l'œuvre et le ton particulier employé par Gaby permettent également d'aborder des sujets délicats et complexes comme la guerre et les constructions identitaires mortifères en les éclairant et en les rendant accessibles mêmes à ceux qui auraient peu de connaissances sur le sujet, réaffirmant ainsi l'importance de la littérature dans la sauvegarde de la mémoire et la transmission des savoirs. En effet, pour reprendre les termes de Catherine Coquio :

« Un événement terrible émeut davantage le téléspectateur ou le lecteur que l'observateur. Il faut une construction dramatique ou tragique, une scénographie de la mort et du mal, pour que ce mal soit perçu » (2004, p. 103).

Références

Corpus

FAYE, Gaël (2017). *Petit pays*. Paris : Le livre de poche.

Critique

COQUIO, Catherine (2004). Rwanda : Le réel et les récits. Paris : Belin.

DAHOUDA, Kanaté ; GBANOU, Sélom (dir.) (2008). *Mémoire et identité dans les littératures francophones*. Paris : L'Harmattan, coll. « Critique littéraire ».

DEHON, Claire (2001). *Le Réalisme africain, le roman francophone en Afrique subsaharienne*. Paris : L'Harmattan.

GOUTEUX, Jean-Paul (1998). *Un génocide secret d'État : La France et le Rwanda 1990-1997*. Paris : Éditions sociales.

MBEMBE, Achille (2000). De la postcolonie, essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine. Paris : Karthala Éditions (réédité par le ministère de la Culture, Algérie, 2009).

SEMUJANGA, Josias (2008). « La métaphore de l'horreur ou le témoignage impossible ». Dans Kanaté DAHOUDA et Sélom GBANOU (dir.). *Mémoire et identité dans les littératures francophones*. Paris : L'Harmattan, coll. « Critique littéraire ».

TADIÉ, Jean-Yves ; TADIÉ, Marc (1999). *Le sens de la mémoire*. Paris : Gallimard.

Pour citer cet article

Rim MOULOUDJ, « *Petit pays* de Gaël Faye, récit de l'enfance et de l'intime pour dire les tourments de l'Histoire », *Paradigmes*, vol. VIII, n° 03, mai 2025, p. 293-306.